

Camille Bouchard

L'HOMME
DE ME
PARTOUT

COLLECTION  FICCTIONS

CAMILLE BOUCHARD

L'HOMME DE PARTOUT



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

À Nancy

La poésie s'écrit avec des larmes, le roman avec du sang et l'histoire avec de l'eau de boudin.

CARLOS RUIZ-ZAFÓN,
Le Jeu de l'ange

Rien.

Ne m'émeuvent ni le fleuve aux vapeurs transies ni les pins aux bras encore chargés de neige. Ne me troublent ni le ciel à la lumière bleu-noir, ni la route aux franges glacées, ni les villages hivernés sur les rives pétrifiées, encore moins les faux houx, les pères Noël de plastique et les glaçons de caoutchouc qui, plus de trois mois après les Fêtes, restent accrochés comme de la sarclure entêtée sur les façades décrépites des maisons ou sur les bardeaux repeints de kitsch. De la vitre sale du car Orléans, entre une étoile de givre et *Emergency Window*, la 138 serpente sur les flancs de granit du Bouclier canadien, entre le pays de Caïn et la rivière aux Grandes Eaux.

Je la fixe d'une prunelle morne.

Rien.

La Côte-Nord ne m'émeut pas. Ne m'émeut plus.

Les souvenirs font sauter les verrous des niches intimes où je les avais relégués, mais plutôt que de

m'ébranler, s'évaporent pareils aux larmes versées sous un aride harmattan.

Ma propre mère, mon propre père reposent pourtant là quelque part sous le cuir glacé de la latitude qui m'a vu naître, mais les noms de minéral au-dessus de leur sépulture ne m'interpellent pas.

J'irai m'y recueillir, malgré tout. Demain.

Après-demain.

Je crois. Non pas pour méditer sur les relents d'un passé qui ne m'appartient plus, mais dans la crainte de me reprocher de ne l'avoir pas fait.

Est-ce parce que les parfums de l'Afrique, ses soleils et ses nuits, m'exhortent à revenir à ses climats enflammés ? à retraverser ce même océan que j'avais enchâssé entre ma jeunesse et moi ?

Possible. Je ne ressens rien.

Mon cœur reste givré telle cette Côte-Nord à laquelle l'hiver refuse l'avril.

Ainsi, il n'y aura pas de soirées nostalgiques, les yeux tournés sur l'adolescent que j'étais. Il n'y aura qu'un Salon du livre, bruyant, sec, éclairé au sodium, tapissé de matériaux synthétiques, hypoallergéniques — si j'ai de la chance —, des sourires figés, des bottes qui traînent, des relents de sueur, des parfums trop forts, des manteaux sous les bras, des sacs qui grichent, des poignées de mains moites, des cris d'enfants émerveillés, des pleurs d'enfants

impatiens, des pages qu'on feuillette, vous voulez bien signer, s'il vous plaît, c'est pour ma fille, une déferlante d'amateurs, d'écornifleurs aussi — s'il n'y a pas de match à la télé —, des rires, des soupirs, de longues files de crânes aux cheveux plats, des tuques dans les poches ou enfoncées jusqu'aux lobes, des stands diaprés, abrités sous le logo du distributeur, des caisses enregistreuses qui enregistrent, des boutons qu'on harcèle, des clochettes d'un tiroir s'ouvrant, des crissements de stylo sur un papier qui fleure encore l'encre d'imprimerie, j'ai lu tous vos livres.

J'avais peur de regretter. On ne sait jamais à quoi s'attendre du passé quand on le croise dans une nouvelle vie. Les têtes qu'on connaissait déjà à l'âge de la morve au nez, même blanchies, dépoilées, les joues mangées d'une barbe de trois jours, la peau piquetée des taches de son de la cinquantaine, les ventres par-dessus la ceinture, les sourires jaunis encadrés de l'éclat gris des broches de partiels... j'en reconnais une dans l'autocar. La tronche d'un gars qui était dans mes cours au secondaire. J'ignore son nom. Puis cette femme qui l'accueille à l'arrivée. Je la prends d'abord pour sa propre mère. Une fois, au bal de l'école, elle est tombée en dansant. Du gin entré en fraude.

Aux prunelles fixes qu'elle pose sur moi, elle m'a reconnu. Je m'empresse de détourner les yeux, de

reprandre mon bagage dans le compartiment au-dessus du siège. J'attends qu'elle et son paquet de taches de son disparaissent dans la cohue. Je n'ai pas envie de recouvrer ce qui m'a appartenu. Pas maintenant.

– Tu es originaire de ce coin de pays, on y fera une promotion monstre, les ventes vont exploser.

Ma directrice littéraire – « dirlitt » dans le jargon du milieu – pêche toujours par excès d'optimisme. Sans doute est-ce pourquoi, à l'époque, elle avait publié mon premier roman. Puis le deuxième.

Et les suivants.

– Les bouquins précédents, je n'ai pas eu à revenir dans mon hameau éloigné.

– D'ac. Mais là, on a le GG, mon pote. Et le GG, c'est les journalistes après toi, c'est les tables rondes, les entrevues, les séances de dédicaces...

– On a tout ça à Montréal, à Québec. Plus la télé...

Arrivé à ce stade, dans ce genre de discussions, généralement, c'est l'attachée de presse qui prend le relais.

– Oui, mais *ta* région. On va cartonner. Déjà, Radio-Canada, les journaux locaux, TVA...

Couette & Café Entre Marées et Feuillaisons. Pourquoi les gîtes portent-ils toujours des noms à saveur environnementale? Est-ce exigé par un article de la Loi sur les compagnies? On a des fonctionnaires poètes au Québec.

Deux lesbiennes m'accueillent avec la gentillesse propre à ceux – et celles – qui acceptent de transformer leur espace privé en lieu public. Plus laides que jolies. Plutôt carrées. Une petite, une grande. *Piercing* minuscule sur le sourcil pour l'une. Rien pour l'autre. Du moins, rien de visible. Jean trop serré qui n'avantage pas la silhouette de la première, blouse ouverte sur une poitrine lâche qui, sans conteste, porte préjudice à la seconde.

– Je suis Magali, dit la petite. Voici Karine. On avait hâte de vous rencontrer.

– Félicitations pour le Grand Prix du Canada.

Je la corrige en tirant à deux mains sur ma valise pour qu'elle passe le seuil trop haut.

— Prix du Gouverneur général du Canada. Sinon, c'est pour les courses de voitures.

Du moins, il me semble.

— Oui, bien sûr, reprend la petite en faisant cligner son *piercing*. Entrez. Entrez. On vous a réservé la plus belle chambre. Celle qui donne sur le fleuve. C'est à l'étage. Vous pourrez peut-être même voir des baleines. C'est vrai que vous êtes du coin? À la radio, ils ont dit que vous êtes né à Boisville, que vous avez fait vos études ici. Vous devez connaître tout le monde, alors? Bon, enfin, tout le monde, beaucoup de monde, plutôt. Ceux qui ne sont jamais partis. Pas nous. Nous, on n'est pas de la région. De Saint-Lambert. Rive-Sud de Montréal. Pas grave, si vous ne savez pas où c'est. On est arrivées voilà dix ans. Forcément, maintenant, on est de la place aussi. Avez-vous besoin d'aide pour votre valise? Vous en avez du bagage! Ce sont des livres, ça frappe le sens. Karine, tu veux bien assister monsieur avec... Merci, je vais retourner à la cuisine. On a une réception, ce soir... Non, non, pas ici dans la maison, je vous rassure. Au village voisin. On offre également un service de traiteur de temps en temps. Vous aurez toute la bâtisse à vous. Enfin, à vous et à Magdalena. Elle est très gentille, vous verrez. Ah, mais vous la connaissez sans doute déjà. Suis-je bête! Il y a un monsieur aussi... j'oublie son nom... un grand auteur de livres historiques... comment il s'appelle?

La verbomotrice soulève son sourcil percé vers sa conjointe en supplique d'assistance — qu'elle ne reçoit pas —, le maintient dans ma direction en guise d'excuse, puis s'éclipse vers une pièce vivement éclairée. De ce que j'en perçois, la cuisine donne sur une immense baie vitrée face au Saint-Laurent. Je me dis que demain — pas ce soir, je suis trop fatigué et il y a encore cette cérémonie d'ouverture, mais demain, oui, demain —, je louerai une voiture ou prendrai un taxi et retournerai parcourir les rues où j'ai usé mon enfance. Comme si je me sentais coupable de ne pas éprouver de nostalgie, je me remémore l'étang qui bordait la cour arrière des maisons du voisinage — existe-t-il toujours? —, le ruisseau des grenouilles, le vieux poulailler où je m'étais caché après une bonne correction de mon père, les anciens...

— Vous la connaissez?

— Pardon?

Karine, la grande, vient de soulever ma lourde valise afin que les roulettes engluées de gadoue et de sel ne maculent pas le tapis de poils beiges ondulant sur l'escalier menant à l'étage. Je conserve ma seconde mallette et mets mon sac d'ordinateur en bandoulière.

— Magdalena, l'écrivaine.

Je suis fasciné par les biceps de la femme, ils se gonflent encore plus que les miens. Elle me précède d'une marche, ses larges épaules occupant tout

l'espace. Je pense qu'elle pourrait hisser mon bagage d'une main et moi de l'autre sans même s'essouffler.

– Euh... non, je ne crois pas.

– Magdalena tout court, pas de nom de famille. C'est un pseudonyme, c'est sûr. C'est vrai qu'elle se consacre aux livres jeunesse. Vous, vous faites dans le sérieux. Vous ne devez pas vous croiser souvent.

– Je... je vis à l'étranger, vous savez. Je suis au Québec depuis l'automne seulement, et à cause du GG. Je n'ai pas eu l'occasion de...

– Voilà, c'est ici.

Je manque de buter contre Hulk Hogan version progestérone lorsqu'elle s'immobilise devant la première porte sur sa gauche. Le palier, en fait, est une mezzanine en pointe de tarte sur laquelle débouchent les trois chambres de l'étage. Un chat, surpris de notre arrivée, se relève en bâillant. Large, à poils courts, noir et blanc, il ressemble à une réplique de vache Holstein. Il dormait sur un tapis rond dont les brins de différentes couleurs dessinent une scène de la Grèce antique, à l'Acropole maladroitement tracée.

– Vous avez un chat ?

– Pourquoi ? Vous êtes allergique ?

– Un peu, oui.

– C'était pourtant précisé sur notre site internet, argue Karine.

Elle hausse les épaules et ma valise par la même occasion. Je maugrée en agitant mes doigts pris sous la bandoulière du sac d'ordinateur.

– C'est mon attachée de presse qui s'est occupée de ces détails.

La clé joue dans la serrure et la porte s'ouvre sur une chambre baignée par la lumière venue du fleuve. Mon premier réflexe est de parcourir le sol des yeux. Je suis satisfait de trouver un plancher de bois franc.

– Mais ça devrait aller, pour mon allergie, puisqu'il n'y a pas de moquette.

– Et Léontine, elle n'y va jamais dans les pièces des clients. Il y a bien assez de poils à ramasser dans le reste de la maison.

Elle pose ma valise sur un porte-bagages pliant, me fait un clin d'œil et, d'une énergique tape sur l'épaule, me précise :

– Les toilettes sont là, douche, savon, tout le tralala ; ici, c'est la garde-robe ; la commode avec la télé – à côté il y a une enveloppe pour vous. Elle est branchée sur le câble, la télé, pas l'enveloppe. La télécommande est sur la table de nuit, mais après onze heures, assurez-vous que le son reste très bas, car il y a les chambreurs voisins, l'autre écrivaine, Magdalena, puis l'historien. Hervé Latulippe, qu'il s'appelle. Ah ! Et avec la clé de votre chambre, vous avez celle de l'entrée de la maison. S'il vous manque

quoi que ce soit, nous sommes en bas encore pour vingt minutes.

Et elle m'abandonne dans la pièce inondée de lumière avec les portes ouvertes, la fenêtre donnant sur les baleines, la télé posée sur la commode et ma valise qui finit de dégoutter sur le porte-bagages.

Dans l'enveloppe, je trouve un mot de bienvenue, le plan du Salon avec l'emplacement des stands – celui de mon éditeur est marqué en rouge –, un billet de faveur non transférable pour le cocktail d'ouverture, un billet de faveur transférable pour assister au discours du maire, une cocarde avec mon nom orthographié « Charles Bisonette » alors que sur la couverture de tous mes livres on lit bien « Charles Bissonnette », un horaire détaillé des séances de signatures, réunions mondaines, entrevues et tables rondes auxquelles je dois participer, avec le nom des personnes qui me serviront alternativement de chauffeur-accompagnateur et l'heure à laquelle il ou elle m'attendra à l'entrée du gîte, un stylo bon marché gravé *Couette & Café Entre Marées et Feuillaisons*, un petit carnet vierge portant le logo de l'imprimerie locale, « Gracieuseté » en filigrane sur chaque folio, une épinglette de la ville, un formulaire à compléter pour le remboursement de mes frais de séjour, le décompte de mon cachet, un signet avec une

publicité de la librairie commanditaire, des guides touristiques de la région, une liste des restaurants, une brochure d'information sur le Salon...

Je la feuillette en faisant ventiler les pages devant mon nez. La même épître de bienvenue de la présidente se répète, avec sa photo cette fois. Une quinquagénaire, aux cheveux courts, grisonnants, une fossette sur la joue qui me rappelle ou ne me rappelle pas quelqu'un, un message du député de la circonscription rédigé par son attaché de presse tandis que lui se contente de montrer ses dents de requin, l'énumération des bénévoles, des prospectus de...

Je reviens aux noms, histoire d'en retrouver quelques-uns venus du temps des études... Bon sang, quand j'y pense : quarante ans déjà ! Enfin presque. J'épluche la liste au hasard, mais ne repère rien de familier. Sauf... bon, trois ou quatre patronymes réveillent des souvenirs, mais les prénoms évoquent soit des personnes que j'ai côtoyées, soit leurs frères, sœurs, cousins, je n'en sais trop rien. Je brille rarement par ma mémoire, mais là, j'avoue ne pas voler très haut. Les photos elles-mêmes – en basse résolution, à ma décharge – ne font rien renaître en moi.

Et si on m'aborde avec d'enthousiastes « Charles ! Depuis le temps ! Comment vas-tu ? Quelle belle carrière littéraire ! Une véritable vedette ! Tu te souviens de moi, pas vrai ? Qu'est-ce qu'on a rigolé ! » Et moi, pour ne pas paraître jouer la célébrité qui snobe

le commun des inconnus, je devrai feindre de reconnaître tout le monde et m'exclamer avec une vigueur égale à celle de mon interlocuteur. Peut-être aussi que je m'angoisse pour rien. Dans l'autocar, j'ai bien replacé deux visages.

Je vais remettre la brochure dans son enveloppe et reposer celle-ci sur le bureau quand, soudain, mon œil bute sur le nom de la présidente. Clara Laporte. Je reviens au fascicule du début, là où apparaissent les mots de bienvenue avec les portraits. J'écarte les pages et approche mon nez du papier. Je retire mes lunettes de myope, ce qui m'aide à mieux détailler les objets de près.

Clara Laporte. Cheveux courts, gris, yeux légèrement en amande, foncés, narines par trop larges, lèvres pleines, menton bien dessiné, quoique engoncé dans la chair molle d'un petit embonpoint. Je ne la reconnais pas. À part...

Le sourire avec la fossette sur la joue.

Aussitôt, je ressens le tiraillement d'une vieille lésion, de ces blessures qui mettent du temps à guérir, saignent, se nécrosent, démangent et qu'on gratte, saignent de nouveau, cicatrisent enfin, mais élancent, transforment nos gestes, créent de nouvelles attitudes, puis se font finalement oublier jusqu'à ce qu'une combinaison de fatigue, de froid, d'humidité, quoi encore, en réveille les échos.

Un cliché qui a occupé pendant des années un compartiment de mon portefeuille me revient à

l'esprit. Une jeune fille de quinze ans, aux longs cheveux bruns, aux yeux terre d'ombre, un gilet aux couleurs criardes à la mode de l'époque, un jean frangé aux genoux, les pieds nus dans le sable d'une plage de la Côte-Nord, appuyée à la carrosserie d'une Datsun – la voiture que mon père me prêtait parfois –, le nez tendu vers le ciel comme à la recherche des oracles de sa vie, fixant des scènes qui ne parlent pas d'elle, je le sais, sa fossette ne se creuse que lorsqu'elle sourit, et là, le bonheur témoigne de sa méprise.

Clara Laporte.

Mon doigt caresse la fossette de papier bon marché, seul trait que je remplace.

Le nom m'est resté, l'image de la fille brune, vieux cliché jeté depuis belle lurette, mais j'ignore tout de cette femme qui m'observe dans son cadre d'encre au coin d'une brochure.

La combinaison de fatigue, de froid, d'humidité, quoi encore, réveille les échos d'une ancienne lésion.

L'HOMME DE PARTOUT

Ses longs bras se croisent derrière ma nuque, les miens emprisonnent son dos puis, jambes enchevêtrées, cheveux et salive entre nos bouches, nous basculons sur le lit. Nous restons ainsi un bon moment, nos langues exprimant sans paroles l'émoi que jettent en nos abîmes la nostalgie de mes automnes et la souillure de son adultère.

Camille Bouchard

Camille Bouchard est l'auteur de près de soixante-dix romans jeunesse et a remporté de nombreux prix littéraires, dont celui du Gouverneur général du Canada. En 2010, il a été président d'honneur du Salon du livre de la Côte-Nord, à Sept-Îles. Passionné par les voyages, il se consacre entièrement à l'écriture depuis 2003.

Un écrivain quinquagénaire, couvert d'honneurs mais désabusé, traîne sa solitude dans un salon du livre en région éloignée. Vivant en Afrique depuis de nombreuses années, il retrouve, à l'occasion de ce retour au Québec, les sentiers de son enfance et revit la douleur d'un premier amour traumatisant.

L'homme de partout, cet étranger sans adresse, trouvera alors le chemin de son histoire et découvrira que même les grands voyageurs ont toujours des racines quelque part.

L'homme de partout est un roman touchant, au style sensible et sincère, qui laisse entrevoir les contours de la vie de son auteur.